

LE RALLYE-PUISAYE

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que nous tenterons d'évoquer l'histoire de ce brillant et si ancien Équipage.

Bien que centenaire, il est toujours jeune ; le récit de ses hauts faits exigerait des volumes et, mieux encore, son Maître actuel n'est autre qu'une charmante et gracieuse jeune fille : M^{lle} Marguerite de Caraman-Chimay.

A ses ancêtres Boïsgelin : grand-père, arrière-grand-père et trisaïeul — du côté maternel — tous trois combien célèbres dans les annales de la Vénérerie, à Elle-même, qui sait maintenir bien haut leurs vaillantes traditions, nous demandons beaucoup d'indulgence pour ce trop bref et indigne abrégé.

*
* *

La fondation du Rallye-Puisaye remonte à 1832.

C'est avec des bricolos qu'il débuta dans le courre du loup, sous la direction du marquis de Boïsgelin, son premier Maître.

Malheureusement, en ce qui concerne cette période ancienne et initiale, les souvenirs anecdotiques font à peu près défaut.

Qu'on ne s'en étonne point d'ailleurs, car, à part de rares

exceptions, il n'était pas encore d'usage, alors, de tenir des livres de vénerie, comme la mode, pour une fois judicieuse, l'imposa un peu plus tard.

En 1855, Rallye-Puisaye fut transformé par le comte Alexandre de Boisgelin, fils du Marquis, qui se mit à chasser alternativement le sanglier en Bourgogne, aux alentours du beau château de Saint-Fargeau — appartenant à son père, puis à son frère aîné — et le cerf, près de Paris, dans la riante forêt d'Halatte.

Lorsque l'Équipage vint résider à Beaumont-le-Roger, son chenil et ses écuries installés dans les communs de l'ancienne demeure de Jacques Dupont-de-l'Eure, Président, comme on sait, du Gouvernement provisoire de 1848, les stag-hounds furent remplacés par une cinquantaine de bâtards anglo-poitevins et anglo-saintongeais de la plus grande taille, chiens très fins de nez, diligents, aux gorges magnifiques, et exclusivement créancés sur le cerf.

Dans les forêts de Beaumont, de Conches et de Broglie, ils prirent en moyenne de trente à trente-cinq animaux par saison.

L'hallali du millième cerf fut sonné le 25 novembre 1895.

Depuis la fondation : loups, sangliers et cerfs avaient été forcés tour à tour.

En 1898, le comte Bruno de Boisgelin prétendit faire mieux encore et, du jour au lendemain, adjoignit à son équipage de cerf, un autre pour le chevreuil, avec trente bâtards achetés au marquis de Certaines.

Alors, trois fois par semaine, les mardis, jeudis et samedis, la vaste forêt de Beaumont, si vive en animaux, retentit de vibrants récris, appuyés par de joyeuses fanfares.

Par parenthèse, la vérité nous oblige à dire que si, à part de très rares exceptions et malgré les difficultés du change,

cerf attaqué était pris, les retraites manquées, assez souvent, témoignaient de la particulière endurance et de la rouerie endiablée des malicieux chevreuils normands.

Le comte Bruno de Boisgelin succéda comme Maître d'Équipage à son père et à son grand-père, avec une autorité et une affabilité de grand seigneur, dont le souvenir se perpétue aussi bien parmi les châteaux que dans les plus humbles chaumières, partout, enfin, où son influence ainsi que sa générosité, s'exerçaient pour le bien de tous.

Vint la guerre de 1914, pendant laquelle tous les chiens furent sacrifiés.

Le prince Philippe de Caraman-Chimay, gendre du comte Bruno de Boisgelin, remonta l'équipage et en prit la direction peu après la grande tourmente.

L'ancienne tenue du Rallye-Puisaye — habit vert aux parements rouges — fut alors remplacée par celle-ci on ne peut plus seyante : tunique jaune bouton d'or, à parements grenat, et l'équipage se qualifie : Équipage du prince de Caraman-Chimay.

En outre, sur le bouton, la tête de sanglier est remplacée par les chiffres du Prince, surmontés, en relief, de sa couronne.

Depuis la mort de son père, M^{lle} de Caraman-Chimay est devenue Maître d'Équipage.

Lorsque avant le déjeuner de chasse, toujours offert au château, on a l'honneur d'être reçu par elle, blonde et éblouissante en sa tenue de vénerie « bouton d'or teinté de grenat », lorsqu'elle vient à votre rencontre dans la verrière gaiement fleurie, l'invité tombe sous le charme et conserve de cette gracieuse apparition, de cet accueil si affable, la plus délicate impression.

Quand M^{lle} Marguerite galope sous la futaie à la suite de sa meute ardente carillonnant en Beaumont, on croirait qu'est

revenue, plus intrépide chasseresse que jamais, plus séduisante encore que jadis, la comtesse Diane de Brého, immortalisée par Foudras.

Tels sont les gracieux souvenirs qu'évoque en notre mémoire un brillant laisser-courre à Beaumont-le-Roger, celui du 18 avril 1936.

Certain grand-duc de Russie devait l'honorer de sa présence et une nombreuse jeunesse terminant les vacances de Pâques, soit au château de Beaumont, soit à celui de Beaumontel, tout proches voisins, attendait l'arrivée de Son Altesse avec autant d'intérêt que de légitime timidité.

Réunis en un groupe charmant, il y avait là : Hélène de Caraman-Chimay ; Roland et Philippe de Candé ; Diane, Aliette et Alain de Pracomtal ; Brenda, Roy et Cynthia Balfour ; Hubert, Éric, Brigitte et Chantal Faure ; Charles, Guy et Hélène de Rohan-Chabot ; Maurice de Noailles et sa sœur, gentils petits veneurs en herbe, qui s'amuseront peut-être plus tard de retrouver leur nom dans un vieux livre de chasse.

Ponctuellement, quelques minutes avant l'heure fixée pour le déjeuner de chasse, j'arrivai au bas du perron et ignorant encore quels devaient être les convives, ma surprise fut extrême de voir tous ces gracieux bambins, tourner brusquement les talons, se précipiter au salon, s'y cacher derrière les fauteuils en annonçant à la ronde : « Voilà le grand-duc ! Voilà le grand-duc !... »

Heureusement, « *je ne suis qu'un tout petit comte* », comme répondit Bertrand de Valon à un quidam qui, le prenant pour S. A. le prince Murat, lui servait du Monseigneur, et l'émoi se transforma en rires dès que les enfants surent leur méprise sur mon modeste état civil.

L'instant d'après, parmi de jeunes visages épanouis, le Grand-

Duc, qui voyageait incognito et dont, pour cette raison, nous respectons l'anonymat, fit son entrée majestueuse et des plus aimables à la fois.

*
* * *

« Tel maître, tel valet » est un vieux dicton que vérifia de père en fils, l'histoire des trois MM. de Boisgelin, servis à l'Équipage par les trois fameux Chopelin, qui, de père en fils eux aussi, furent leurs excellents piqueux.

Jacques Chopelin, le preneur de loup, naquit en 1826, le 3 novembre, date heureuse pour un homme de vénerie.

Il débuta chez le marquis César de Moreton, en Charollais, et d'une façon si brillante que Foudras le mentionne dans sa *Vénerie contemporaine*, au chapitre des meilleurs piqueux.

Voici d'ailleurs ce qu'écrivit de lui, de son fils et de son petit-fils le comte d'Osmond, auteur du charmant livre de vénerie intitulé : *Les hommes des bois*.

« Jacques Chopelin était un homme haut comme une botte, pesant le poids d'un jockey de courses, maigre, sec, bilieux, nerveux, facile à monter sur un poney d'enfant, tant il était léger.

Eugène Chopelin, qui lui succéda, a eu comme qualité maîtresse une compréhension immédiate des difficultés surgissant à la chasse et une prompte décision pour y remédier.

Il n'a eu qu'un défaut ou plutôt qu'un inconvénient, c'est d'être aussi remarquablement gros que son père était maigre.

En Halatte, je l'ai vu faire une chose que je crois unique et qui est tout à l'éloge de son énergie.

Souvent du côté des fonds de Beaurepaire — en fin de chasse — les cerfs avaient coutume de débucher dans une plaine d'environ 3 kilomètres, pour aller prendre l'eau à l'Oise ; puis, traversant la

rivière, ils faisaient une pointe dans les boqueteaux, prenaient de l'avance, redoublaient leurs voies, retournaient à l'Oise et, comme ils se plaisaient généralement à ce genre d'exercice, au moment où la nuit arrivait grand train, on les manquait, ou les prises se faisaient dans l'obscurité, conditions très malaisées, dont le moindre inconvénient était une pleurésie pour les pauvres chiens, grelottants après ces bains trop prolongés dans la rivière.

Or, Chopelin, connaissant toutes les ruses de ces animaux, avait horreur de risquer ainsi son équipage.

Un jour donc, un dix cors jeunement, qui avait son compte, prit résolument la plaine, entre le haras de M. de Curnion et Pont-Sainte-Maxence, pour gagner l'eau.

Chopelin, dont les chiens bien ensemble lui soufflaient au poil, vit, en arrivant à la lisière, son animal, à 100 mètres galopant lourdement dans les labourés.

Laissant alors à son second le soin de ramener les chiens à la sortie du bois, il enfonce ses éperons dans les flancs de sa vaillante jument et, sans rien dire, arrive en arrière sur le cerf exténué.

L'abordant aussitôt, il reste côte à côte avec lui pendant quelques foulées, puis, tout à coup, prenant son temps, lâchant les rênes de sa monture et se penchant fortement de côté, après avoir quitté ses deux étriers, il saisit, des deux mains, les bois du dix cors.

Laissant alors filer sa jument, par un habile coup de son formidable poignet, suivant la mode des Indiens des Pampas, avec le taureau, il fit culbuter complètement l'animal et, avec une grâce extrême, touchait légèrement terre de ses deux pieds en criant seulement : « Hallali, les petits chiens ! »

Formé à l'école d'un tel père, Albert a de qui tenir, aussi confirme-t-il dignement la tradition des Chopelin dans l'Équipage. »

Albert avait comme second Darras, lui aussi issu d'une très digne famille de piqueux, un valet de chiens à cheval et trois à pied.

A cette époque portaient le bouton, outre les membres de

la famille: M^{me} de Sainte-Opportune, vénérable doyenne dont les cent quatre ans passés sont, par ce siècle de réclame, la plus belle que l'on puisse faire à l'éloge de la chasse à courre, sport vivifiant au premier chef ; M. de Sainte-Opportune, le comte de Gauville, le marquis de Sarcus, le vicomte de Buisseret, le comte Dauger, le vicomte de Rubelles, M. de la Haye-Jousselin, M. Duval, le baron de Montigny, le baron de Vigan.

Enjambant bien des années, citons les veneurs portant le bouton en 1912 : marquis de Bigny, baron de Vigan, comte d'Harcourt, M. Gaston de Bonnechose, MM. James et Jean Hennessy, comte de Boury, M. Maurice Charbonnier, M. E. Jadin, fils du peintre de la Vénérerie de l'Empereur Napoléon, marquis de Cazeaux, M. Edmond de la Haye-Jousselin, M. Fr. de Charette, baron de Montigny, M. R. Danloux-Dumesnil, baron Antoine de Montigny, comte Dauger, vicomte Guy Dauger, baron de Senevas, comte P. de Vieil-Castel.

Enfin de 1922 à nos jours : S. A. I. le grand-duc Dimitri de Russie, M^{me} la princesse Ilinsky, comte et comtesse Georges de Boisgelin, comte et comtesse H. de Boisgelin, comte et comtesse H. de Beaumont, marquis, marquise et M^{lle} d'Harcourt, M. et M^{me} Fred Faure, née de Vendegies d'Hust, M. de Moulignon, M. et M^{me} Jeanson, comte et comtesse de Chavagnac, comte du Cor de Damrémont, M^{me} Grassal, comte et comtesse d'Ideville, M^{me} Lambert, duc de Vivonne, M. Jean Herissey, baron du Pouget, comte Bertrand du Pouget.

*
* *

Si bref que nous soyons obligés d'être en ce modeste recueil, il serait impardonnable de ne pas y rappeler, à la gloire du

Rallye-Puisaye, une cérémonie d'autant plus singulière et touchante qu'elle n'eut lieu jusqu'ici, croyons-nous, dans aucun autre Équipage.

Le mercredi 3 novembre 1886, on fêtait par une brillante Saint-Hubert la soixantaine d'âge et la cinquantième année de services cynégétiques d'Eugène Chopelin, le premier piqueux du marquis de Boisgelin.

A dix heures du matin, une messe est célébrée en pleine forêt, dans la chapelle de Saint-Marc.

Le pain bénit est distribué selon l'usage à tous les veneurs, puis le vénérable Doyen de Beaumont-le-Roger donne la bénédiction aux chiens.

Pour ceux qui l'auraient oublié, voici le texte de l'*Oremus* :
« *Benedictionem tuam, Domine, haec animalia accipiant : quae corpore salventur et ab omni malo per intercessionem sancti Huberti liberentur. Per Dominum nostrum...*

R. *Amen.*

Deinde aspergantur aqua benedicta. »

Après la messe, déjeuner de cinquante couverts, sous la tente, par un temps superbe, heureusement.

Trois à quatre cents personnes sont au rendez-vous, dont quarante cavaliers ou amazones, vingt voitures de toutes sortes et un nombreux public à pied.

On attaque un grand cerf dix cors, qui, après trois heures de chasse bien menée, se fait prendre sous le pont du chemin de fer à Beaumont-le-Roger même.

Dîner de quarante-cinq couverts chez la comtesse de Boisgelin.

Après dîner, curée au flambeaux, à laquelle assistèrent de quinze cents à deux mille personnes.

Étaient présents à la fête cynégétique : le marquis de Boisgelin,

le comte et la comtesse de Boisgelin, le comte Bruno de Boisgelin, le vicomte Louis de Boisgelin, le comte et la comtesse Karl de Beaumont, M. et M^{me} de Clercq, le vicomte de Grente, doyen des veneurs français, approchant alors de quatre-vingts ans, et qui, malgré son grand âge, montait encore, comme un jeune homme les chevaux les plus vigoureux et les plus difficiles ; une légère claudication rappelait l'accident dont il faillit être victime à Brotonne, il y avait de cela quelques années : il y fut chargé par un cerf, qui lui fit à la cuisse une blessure profonde, mais non sans avoir eu le nez fendu en deux par le couteau de chasse du Vicomte dirigé de main de maître et qui n'en était pas à son coup d'essai. Comte et comtesse de Sarcus, vicomte de Sarcus, baron, baronne et M^{lle} de Montigny, baron et baronne de Vigan, prince Murat, comte de Villeneuve, comte de Lasalle, comte de La Bourdonnaye, comte de Costa, officier du 6^{me} Dragons à Evreux, baron Fouache, Mac Nab, baronne et M^{lles} Consett, M. d'Hendrières, comte, comtesse et M^{lle} de Gauville, comte, comtesse et M^{lle} Dager, M. Jadin, M. de Guillebon, M^{me} de Sainte-Opportune, M^{lles} de Maistre et d'Aubigny, M^{lle} d'Aubonne, M. Duval, l'un des propriétaires de la forêt de Conches.

Pendant que les fanfares carillonnent joyeusement, la foule peut admirer un superbe bronze signé du grand artiste Mène.

Ce bronze représente un majestueux piqueux Louis XV, conduisant deux limiers du haut de son cheval fringant.

Achetée par souscription, l'œuvre d'art, si bien choisie, vient d'être offerte à Eugène Chopelin au nom de tous les habitués des chasses.

Jusqu'ici voilà qui est vieille France, très réussi, mais qu'elle fut donc cette cérémonie touchante dont il était question un peu plus haut, pourra-t-on dire?

Patience, nous y voilà.

Tandis qu'on se demandait à quel grand personnage seraient faits les honneurs en cette mémorable journée, le fils du marquis de Boisgeline, sur un signe convenu de son Père, se dirige chapeau bas vers Eugène et, aux applaudissements de l'assistance, lui offre le pied du dix cors.

Ceux qui sont au fait des beaux usages de la Vénérerie apprécieront, comme il se doit, le geste du Maître d'Équipage et devineront, tout aussi bien, l'émotion reconnaissante de son fidèle et vieux piqueux.

Si quelqu'un ne comprenait pas, serait-ce même la peine de le plaindre ?



Plaignons plutôt le prince de Caraman-Chimay pour l'aventure qui lui arriva, tandis qu'il faisait lui-même les honneurs à une dame sur le retour, ayant perdu depuis longtemps déjà charme, fraîcheur et beauté.

Cette amazone était étrangère et, comme elle n'avait encore jamais suivi de laisser-courre, certain jeune neveu du Prince fut mis à sa disposition, non seulement pour la piloter mais aussi pour lui expliquer tout ce qu'elle désirerait apprendre en la gaie science de saint Hubert.

Ajoutons que notre veneur cicerone n'engendrait pas la mélancolie et savait faire, à l'occasion, contre fortune bon cœur.

Joyeusement donc, le couple suit la chasse de très près et notre jeune homme professant, la nouvelle adepte s'instruisant avec le plus vif intérêt, tous deux arrivent de compagnie à l'hallali.

« Maintenant, annonce l'érudit chevalier servant, qui donne

tous renseignements *ad hoc*, on va procéder à la curée, puis mon oncle vous fera les honneurs du pied. »

« Mais alors, dites-moi donc, questionne l'amazone ravie, comment devrai-je remercier votre oncle de sa grande amabilité ? »

« »

Telle fut l'explication, intentionnellement donnée à voix basse et qui suscita cette réponse, celle-ci lancée d'enthousiasme :

« Oh ! Certainement ! avec le plus grand plaisir !... Vos coutumes sont vraiment charmantes. »

Presque aussitôt le Maître d'Équipage vient faire les honneurs à l'étrangère peu engageante, qui, suivant les instructions reçues, lui saute au cou sans hésiter et, à la stupéfaction de l'assistance, l'embrasse chaudement sur les deux joues.

Dissimulé derrière un arbre, le neveu s'étouffe de rire en se demandant comment son oncle va se tirer du guet-apens.

Comment s'en tira le Prince, veneur essentiellement courtois ? En refoulant par un gracieux sourire la moue qui lui pinçait les lèvres.

*
* *

La forêt de Beaumont-le-Roger est si vive en grands animaux que des battues de destruction s'imposent chaque année, tant pour restreindre les difficultés du change que pour éviter de trop importants dégâts.

Du vivant du comte Bruno de Boisgelin et de son gendre, le prince Philippe de Caraman-Chimay, il y avait au château, comme d'ailleurs maintenant encore, un déjeuner de chasse avant la battue.

Or, un jour, devant les convives attablés, le Comte insista sur la nécessité qu'il y avait à détruire le plus de biches possible et signifia très nettement que tant on en tuerait, tant cela lui ferait plaisir.

Le Prince, qui ne partageait pas le point de vue de son beau-père, profita du moment où l'on servait le café pour donner discrètement aux tireurs un avis diamétralement opposé, ce qui, comme bien l'on pense, laissa ces Messieurs dans la plus cruelle incertitude.

A chacune des traques, le Comte établissait son poste à un bout de la ligne, le Prince à l'autre bout, de sorte que les tireurs placés près du Comte, canardaient tant qu'ils pouvaient, tandis que ceux rapprochés du Prince s'en absteaient le plus possible.

Le Comte avait toujours auprès de lui un homme de confiance, chargé de compter les coups de fusil.

Or, devant une enceinte excellente, pas un seul ne retentit.

« Il y avait pourtant des biches dans ces ronciers », ronchonne le maître de la chasse.

« Oui, monsieur le Comte, répond son garde, mais elles sont toutes passé à l'autre bout. »

Avant d'aller battre plus loin, on se rassemble dans un carrefour.

« Quel était le tireur placé là où ont sauté les biches ? » questionne le Comte.

« Moi », déclare M. de F., un officier du Régiment d'Évreux.

« Et vous n'avez rien vu ? »

« Si... »

« Alors, pourquoi n'avez-vous pas tiré ? »

Trop poli pour dire l'exacte vérité et voulant éviter une scène

entre le beau-père et son gendre, l'Officier se trouble, toussotte, puis lance à la cantonnade :

« Parce que j'étais justement en train de me moucher. »

« Eh bien ! Monsieur, une autre fois, quand vous serez enrhumé, restez donc chez vous, je vous prie », lui fut-il signifié sévèrement.

Aux yeux du Comte, le malheureux Monsieur de F. passa longtemps pour un fichu chasseur, aux yeux du Prince, pour un héros.

*
* *

Si excellent que soit un Équipage, il doit toujours se méfier du change.

Cela se passa longtemps, longtemps avant la guerre.

A l'issue d'un beau laisser-courre, on dînait au château.

M. et M^{me} de G. sont au nombre des convives.

Vers 10 heures, le ménage songe à partir, car il a une longue retraite à faire avant de retrouver son home.

M. de G., homme de cheval, tient à mener ses chevaux lui-même.

Il monte donc sur le siège de son landau, prend les rênes des mains de son cocher, qui s'installe à côté de lui, et arrive devant le perron.

Un valet de pied du château ouvre aussitôt la portière.

On attend M^{me} de G., qui bavarde encore au salon.

Il fait froid, très froid, Madame n'arrive pas.

De guerre lasse, le valet de pied transi referme bruyamment la portière.

A ce bruit, les chevaux se mettent dans les traits et partent au trot.

M. de G., croyant sa femme dans la voiture, rentre tranquillement chez lui.

Quand M^{me} de G. se décide enfin à rejoindre son mari, plus de voiture ! Comment faire ?

Heureusement M. J., fils du peintre de la Vénérerie de l'Empereur et artiste séduisant lui-même, est encore là.

Il se trouve être justement voisin de campagne des G., mais hélas ! n'a qu'une modeste carriole comme équipage. Qu'importe, en certains cas, nécessité fait force de loi.

Le galant peintre offre à M^{me} de G. de la reconduire.

Celle-ci accepte avec empressement.

Pour se préserver du froid, ils furent forcés de se rapprocher et s'en trouvèrent, ma foi, si bien, qu'après vingt ans écoulés, tous deux, tendrement enlacés, poursuivaient encore ce voyage, tandis qu'un mari patient attendait toujours leur retour.

*
* *

Certains maris sont moins patients.

La chasse n'avait pas marché.

On est en défaut depuis deux heures.

La nuit vient à grands pas, il fait déjà presque noir.

Tout à coup, dans le lointain résonnent *des appels forcés*, lancés d'une extrême vigueur.

Chacun se précipite, et l'on trouve M. de C., qui s'époumone, la trompe au lèvres.

— Avez-vous revu l'animal ?

— Savez-vous quelque chose de la chasse ?

— Absolument rien du tout, répond M. de C. ; j'appelle tout simplement ma femme.

Sous l'avalanche des éclats de rire et aussi des quolibets, il finit enfin par se taire.

Son exemple, nous l'allons suivre, n'ayant pas le souffle nécessaire pour rappeler comme il faudrait, par des magnifiques fanfares, le passé plus que centenaire et le présent toujours brillant du célèbre « Rallye Puisaye »¹.

1. Cette relation a été écrite un peu avant l'annonce des fiançailles de M^{lle} Marguerite de Caraman-Chimay avec le Capitaine aviateur, Maurice de Mac-Mahon, duc de Magenta, qui, nous en avons l'assurance, est un veneur convaincu.